



**Jolie société** (lithographie de Steinlen, appartenant à M<sup>me</sup> Le Garrec)  
(Cliché extrait de la BT « Jean-Baptiste Clément »)

# LA PART DES MAÎTRES DE DAVID A LAUTREC

**EXPOSITION DE L'ORANGERIE  
DU 20 AVRIL AU 5 JUILLET 1955**

Près d'une centaine d'œuvres des Maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle sont venues d'Amérique saluer la France, leur pays d'origine. C'est un événement marquant. Et même si l'on « tique » sur le fort paiement à l'entrée de l'exposition, même si l'on regrette cette sélection des privilégiés du porte-monnaie qui rejette à la rue les travailleurs aux petits salaires, même si l'on critique à bon droit l'anarchie dans l'ordonnance des œuvres, nous saluons avec reconnaissance ce geste de l'Amérique nous donnant pour quelques semaines la joie de revoir nos biens. Nous sommes heureux de les connaître mieux, de les admirer, de les aimer et nous n'aurons pas d'amertume à les voir repartir de l'autre côté de l'Atlantique après avoir accompli leur rôle de messenger de la grande fraternité culturelle. Pour un instant, du moins, nous aurons eu l'illusion du pouvoir des nobles rencontres et l'oubli des rivalités, angoissantes des mondes économiques.

On a écrit beaucoup sur cette manifestation *exceptionnelle* qui attire chaque jour des dizaines de milliers de Français et d'étrangers, calmes et silencieux, subissant avec patience le piétinement de la queue pour accomplir « leurs dévotions ». Des dévotions, toujours sincères au demeurant même quand elles laissent transparaître le snobisme ou le désir de parfaire au maximum une éducation encore bien indigente. Rien de plus émouvant que cet immense défilé de gens recueillis et graves, avançant sur la pointe des pieds dans un silence d'église.

Mêlée à la foule — où connaisseurs ou non initiés tendaient le cou, aiguisaient leur regard à chaque découverte — je regrettais l'absence de mes enfants de l'École Freinet et de tous les enfants de nos Ecoles Modernes pour lesquels un tel spectacle aurait été si riche de lendemains, si fertile en prises de possessions immédiates. L'écho de leur présence me manquait à chaque pas et ce don prodigieux de faire de toute adhésion une occasion de fulgurante félicité. Et de me retrouver ramenée à mes limites, sans ce prolongement qui nous vient des cœurs

purs, je réalisais une fois de plus l'étonnante fertilité de notre vocation d'éducateurs, toujours donnant, toujours recevant, toujours amplifiés des beaux instants de vérité partagés avec l'Innocent aux mains pleines.

Je sais bien que l'on peut sourire à la pensée que nos gamins de la rue ou des champs puissent avoir leur place dans cet univers de l'Art, refermé comme une coquille sur le monde des spéculations intellectuelles. Personne ne pourrait soupçonner, en effet, que nos petits artistes formés par autodidaxie, déjà gens de savoir et d'habileté dans le noble métier de peintre, puissent s'intéresser *passionnément* à des œuvres de Maîtres, en saisir la densité dans un éclair sans que leur soient données ces clés de la culture dispensées par l'École du Louvre ou les luxueux ouvrages de critique des Musées. Et pourtant, nous qui sommes si profondément en intimité avec l'âme enfantine, nous avons la certitude qu'après avoir *sent* le style d'un peintre, l'enfant le reconnaît, comme par une sorte de clairvoyance, dans chacun de ses visages. Ainsi il sait, à coup

sûr, répartir les travaux de tous les enfants de la classe, des élèves correspondants et de quelques-unes de nos écoles artistes. C'est simplement une question de *flair* : La connaissance emprunte ici d'autres voies — que celles bien encombrées de l'observation et de la mémoire — et qui sont reliées par des sens nouveaux — plus subtils que les cinq sens hélas ! bien déficients et surmenés — et qui nous permettent une préhension fulgurante et hardie du monde. Sans ces circuits de clairvoyance on ne sera jamais un artiste ou un poète et tant pis si la légalité psychologique crie à l'occultisme ! Les nobles passions se passent d'autorisations parcimonieuses ou de visa et la plus belle musique naîtra toujours du chanfre qui sait dire la féerie du monde, qu'elle soit tendresse, amour, musique, belle image ou équation transcendante de vérité universelle.

Où, par nos enfants, nous faisons confiance aux butineurs de la féerie du monde et c'est parce que, pour moi, se profilait à l'infini les insondables richesses de l'enfant-artiste, que devant chaque toile de Maître, je devenais le « Ravi », comblée de joie et d'espérance, dans toute l'ampleur de mes constatations.

Et c'était bien dans cet état de grâce qu'il fallait visiter cette étonnante exposition de « David à Lautrec » qui est le chant même du bonheur. Car ce que *signifie* l'événement de l'Orangerie ce n'est point — comme on l'a écrit — « un témoignage historique de la bourgeoisie ascendante ». Non, au-delà d'un siècle confortable pour le bourgeois, ce que signifie l'Orangerie du 20 avril au 5 juillet, c'est un bel instant de l'aventure humaine — que nous ne retrouverons jamais plus — où le cœur se met à l'aise dans tout ce ruissellement des biens qui le comblent : belles images de la terre, présence de la femme et des êtres exclusivement aimés, incidents intimes des existences, simples faits d'un destin sans angoisse. Quelques titres des œuvres les plus marquantes sont significatifs de cette *bienheureuse* et défunte réalité :

- DAVID : « Napoléon dans son cabinet » (1810-12).  
 INGRES : « L'odalisque et l'esclave » (1892).  
 DEGAS : « Mlle Hortense Valpinçon enfant » (1869).  
 MONET : « La terrasse au Havre » (1866).  
           « La Seine à Bougival » (1869).  
 COROT : « L'Italienne » (1870).  
 COURBET : « La toilette de la mariée » (1865-70).  
 MANET : « Femme au perroquet » (1866).  
 PISSARO : « Le fond de l'Hermitage » (1879).  
 B. MORISOT : « Jeune femme sur la terrasse » (1884).  
 SEURAT : « La grande Jatte » (1884).  
 RENOIR : « Le déjeuner des Canotiers » (1881).  
 VAN GOGH : « L'Arlésienne » (1888).  
           « La nuit étoilée » (1889).  
 CÉZANNE : « Le garçon au gilet rouge » (1890).  
           « Les grandes baigneuses » (1898).  
 Douanier-ROUSSEAU : « La Bohémienne endormie » (1897).

Et pourtant le drame social était inéluctable : David est le peintre de la Révolution française. Courbet, Daumier, Manet, Degas, Pissaro, Seurat ont vécu 1848 et la Commune. Étrangers à l'aventure sociale — à l'exception de Daumier et Courbet — les grands artistes qui fleurissent l'Orangerie n'en sont pas moins des révolutionnaires par ce témoignage persistant qu'ils donnent de la liberté. L'incompréhension qui les accueillit (d'Ingres aux impressionnistes), prouve assez que la liberté alors

n'était pas de tout repos. Aucun de ces grands Maîtres ne connut le succès, beaucoup furent ridiculisés ; on se battit lors des premières expositions des *Fauves* et Cézanne ignora peut-être jusqu'à son dernier effort, de quel poids désormais il pèserait sur l'avenir. Mais qu'importe, sans sécurité matérielle, même avec la honte du discrédit, la vérité de chacun fut toujours sans compromission avec un marché des œuvres d'art qui était pourtant en passe de devenir la bourse des tableaux. Chacun mettait un entêtement farouche à rester soi-même avec sa technique, sa palette et sa sensualité. C'est pourquoi nous sommes riches de tant de variété dans ce XIX<sup>e</sup> siècle de peinture française qui donna au monde la réplique de la vaste Renaissance italienne par ses richesses diverses et profuses. Daumier avait 65 ans quand Ingres mourut ; on a peine à imaginer qu'ils furent contemporains tant la fougue torrentielle du premier, son drame, ses tumultes sont en contraste avec le calme traditionnel et volontairement classique du second. Cette même diversité se retrouve chez les *Impressionnistes* pourtant liés sous le signe des mêmes expériences et de l'amitié. Leur poursuite d'une réalité *totale* où la vérité de l'instant dépassait inéluctablement le modèle de l'objet et les servitudes du ton local ; leurs exigences de poètes et d'amants de la Nature, respectueux des infinis reflets dansants de la lumière, du frémissement des feuillages et de l'épiderme satiné des femmes, nous ont donné les toiles peut-être les plus émouvantes de notre histoire de l'Art.

Constatant cette passion hautaine de la vérité, les exigences sans faiblesse de la conscience de l'artiste, cette acceptation presque naturelle de la souffrance et de la lutte, j'en cherchais en vain le témoignage dans notre peinture moderne. Et revenant à nos enfants, si probes, si vaillants dans leurs créations, si soucieux de rester eux-mêmes jusque dans les moindres détails de leurs poèmes de la couleur, je me laissais aller à imaginer la relève. Il n'y aurait qu'à inviter tous les enfants du monde à visiter les œuvres des Maîtres, à ouvrir toutes grandes les portes des Musées, ces tombeaux de l'œuvre vive, et à laisser aller l'initiative dans l'âme de l'enfant ; à écouter chanter l'allégresse du monde dans les cœurs neufs qui n'ont pas découvert encore les laideurs de la vie. Alors, tout naturellement, les petits paysans de St-Benoît retrouveraient les frémissements colorés des impressionnistes ; les petits bergers des Costes-Gozon repenseraient Cézanne, les « ch'timis » du Nord continueraient Daumier et les petits noirs du Cameroun s'en iraient bien plus loin que Gauguin. Dans leur maturité tous ces enfants du peuple auraient, nous en sommes certains, regonflé de sève drue l'Art humain qui ne serait plus l'Art d'une classe, l'Art d'une simple époque, mais un langage universel.

Hélas ! nos petits paysans et nos enfants de la rue ne tiendront pas leurs belles promesses, simplement parce qu'ils sont des enfants pauvres, que plus pauvre encore sera l'école surchargée, que plus limité encore sera le Maître, en proie aux 40 ou 50 enfants, que plus étriquée et plus mécanisée sera l'éducation reçue. Mortes bientôt seront les résonances qui auraient dû être transmises aux hommes. Et incompris sera l'enfant, pour toujours frustré de son pouvoir et de son bonheur.

Le crime est si révoltant que nous ne pourrions jamais nous résigner. Jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre dernière lueur de conscience, nous crierons notre indignation et notre désespoir.

E. FREINET.